Force des savoirs, précarité des conditions
Chercher ensemble

Joëlle Le Marec
GRIPIC, Sorbonne Université, CELSA

Résumé : aire le lien entre savoirs et précarité, a des conséquences multiples, notamment sur les sociabilités du savoir. Celles-ci se structurent à partir d'une conscience permanente d'une double série d'écarts qu'il est impossible de « régler » théoriquement : d'une part les écarts entre les conditions, dramatiquement différentes, dans lesquelles les un.e.s et les autres enquêtent, écrivent, étudient, d'autre part les écarts entre des rapports aux savoirs, très différents selon les expériences et les engagements auxquelles ils se rattachent et selon les instances qui en orientent ou en entravent la production et l'expression. La proposition collective, à la fois théorique et politique, consiste justement à ne surtout pas prétendre régler ces écarts, à ne surtout pas se précipiter pour recréer des zones d'invisibilité ou des vues perspectives, mais à chercher la manière de se réapproprier d'autres manières d'exercer nos responsabilités dans un contexte de nécessaire transformation des imaginaires d'un monde plus habitable, moins violent pour tant d'entre nous, plus égalitaire, plus juste, plus ouvert.

Mots-clés : Vulnerabilité, enquête, public, care, sociabilités

En novembre 2017 une dizaine de chercheurs et des chercheuses ont convergé de différents endroits du monde dans une petite salle de la Sorbonne et dans les locaux du CELSA, pour préparer ensemble un séminaire international de trois journées qui s'est tenu au printemps suivant en mars 2018, sur le thème des savoirs de la précarité et de la mobilité.

Depuis ces deux réunions, des enquêtes ont été menées, des élaborations théoriques développées, des textes poétiques et scientifiques produits, pour donner lieu à un premier ouvrage collectif.

Pour introduire à ce travail commun et notamment à l'ouvrage qui en constitue une des étapes, je commencerai par parler du groupe ainsi créé, en essayant de problématiser cette description pour sortir de la liste de nos identités institutionnelles. Il devient en effet intenable de présenter des recherches et des résultats de recherche sans faire

le travail qui permet d'emblée d'en désigner le caractère situé et hétérogène, même si bien sûr, par souci de cohérence, un tel regard ne peut être lui-même que partie : ce n'est que le mien, celui d'une des membres du groupe. Il s'adosse à la décision commune d'être tous attentifs à la nature d'un partage scientifique et politique, et amical, qui reconnaît l'impossibilité de vivre les situations des uns et des autres. Ce partage des impossibilités est la condition même de possibilité d'une ouverture construite collectivement, une ouverture qui n'est pas escamotée dès le départ par un discours trop vite construit pour ordonner, pour valoriser, et donc pour refermer l'hétérogénéité si riche autour de *catégories* convenues. Disons-le d'emblée : nous ne souhaitons pas enfermer les questions posées par le lien entre savoir et précarité telles qu'elles ont été ressenties, observées dans des enquêtes et discutées, dans un cadre théorique intégrateur *a priori*. Nous souhaitons nous construire en même temps les conditions d'un travail d'élaboration empirique et théorique et une pratique de densification de ce que nous pouvons ressentir ensemble et avec d'autres. Cela prend du temps.

Par exemple, l'hétérogénéité de notre groupe n'est ni décrite ni réglée par l'exposé rituel des différentes disciplines et appartenances institutionnelles et nationales de chacun.e. Un tel type de description entretient la gestion bureaucratique et communicationnelle de ce que *représentent* les un.e.s et les autres dans un groupe de recherche, ce qui reconduit les modèles pauvres de la recherche collective contemporaine, réduits le plus souvent à des discours et non à ce qui s'y vit. La composition des équipes dans les réponses aux appels à projets de recherche correspond souvent à des normes plus ou moins explicites de la diversité, de la complémentarité, de l'internationalisme, mais aussi bien sûr au maintien commode normes implicites des légitimités statutaires, disciplinaires, académiques, enrichies parfois de quelques marqueurs de subversion (l'intégration de quelques représentants d'une nécessaire altérité par exemple).

Dans le cas de notre collectif (une douzaine de membres stables) nous *représentons* de fait une diversité de continents et de pays des disciplines et des métiers, des statuts et des stades dans la carrière, qui conviendrait assez bien à un idéal fonctionnel de la recherche internationale telle que rituellement promue et affichée sur les sites des organismes. Nous venons de France, d'Afrique du Sud, d'Inde, de Turquie, du Chili, des Etats-Unis. Nous sommes chercheurs en sciences de l'information et de la communication, philosophie, études de sciences, sciences politiques. A vrai dire je serais bien en peine de faire une liste tant les disciplines sont fort peu intervenues dans notre regroupement. Et nous comptons aussi des enseignant.e.s, journalistes, documentariste, poètes, militants. Certain.e.s d'entre nous sont étudiant.e.s, d'autres ont vu leur carrière s'interrompre, ont été obligé.e.s de s'exiler avec un statut de post-doctorant, d'autres enfin sont à des postes de direction ou exercent des responsabilités dans des institutions stables, pour le moment.

Nous avons la possibilité de choisir entre plusieurs récits de collaboration universitaire collective, ou bien de les questionner. On attribue le plus souvent aux institutions ce qui relève des sociabilités de recherche indistinctement scientifiques et interindividuelles. Celles-ci sont parfois de fait soutenues par les institutions qu'elles font vivre et qui les font vivre. Les amitiés scientifiques sont nourries par des enjeux de savoir ou bien par la défense de ces enjeux de savoir (enquête, enseignement). Une partie

d'entre nous se sont rencontrés lors d'évènements internationaux réguliers où se sont créés des liens (par exemple les conférences du réseau International Public Communication of Science and Technology) ou bien dans des actions solidaires au sein de l'université (actions au sein de l'Université Paris-Diderot en réaction à la répression des universitaires turcs ayant signé une pétition pour la paix) ou encore dans le travail quotidien d'encadrement doctoral, de recherche, et d'enseignement, autour des problématiques de l'enquête.

Notre collectif s'est réuni autour d'une nécessaire réflexion sur les savoirs de la recherche et leurs liens à la précarité. Le lien entre savoir et précarité nous semble être à tou.te.s un enjeu scientifique et épistémologique majeur, pour des raisons qui ne se présentent pas de la même manière pour chacun, mais que nous nous attachons à expliciter et à tenter d'intégrer dans un cadre commun au cours de nos travaux.

1 Le collectif et sa relation à question de la précarité

Notre séminaire est une opération de recherche financée qui réunit des collègues dont certains sont titulaires, d'autres l'ont été mais ont perdu leur poste pour des raisons politiques, d'autres encore sont dans des situations intermédiaires et font des expériences très diverses de précarités économiques ou politiques subies ou observées dans différents pays, d'autres enfin sont dans la situation de précarité supposée presque *normale* qui est celle des jeunes chercheurs. La jeunesse, temps de l'épreuve et d'un passage transitoire par la pauvreté, est actuellement un des masques qui occulte le caractère préoccupant et massif des situations de précarité en France (Beaud, Confavreux, Lindgaard, 2006). En outre, une partie d'entre nous travaille dans le champ des études de sciences et donc des modes de production des savoirs. Or les études de sciences ont peu exploré la question de la précarité et des savoirs au plan théorique, même si les travaux portant sur les pays non-hégémoniques ont transformé considérablement les visions de la recherche (Losego, Arvanitis, 2008). D'autres enfin, font du journalisme un objet ou une pratique : la précarité, économique et politique, est alors soit ressentie comme une condition qui affecte de nombreux journalistes, soit traitée comme un phénomène que les journalistes documentent. Elle est rarement reliée directement à la nature même des savoir qui sont produits.

Nous partons d'une mise à distance des points de vue *attendus* sur la précarité, quand celle-ci est d'emblée référée à des problèmes sociaux ou économiques qui touchent des personnes ou des populations. Il s'agit donc d'une mise à distance... de positions de mise à distance de la précarité. En effet, les chercheur.e.s et journalistes qui ont accès aux ressources, aux éditeurs et à des espaces d'expression médiatique pour traiter de la précarité la subissent rarement.

Ceux qui subissent la précarité sont écoutés en tant que témoins ou victimes, très rarement au nom de ce que cette situation leur permet de conceptualiser de manière spécifique.

Dans notre groupe, le financement est donné à des projets pilotés par des chercheur.e.s titulaires qui ne subissent pas la précarité politique et économique [1]. Le groupe comprend également des membres d'institutions universitaires qui sont témoins et acteurs de situations de précarité politique et/ou économique en plus d'être des chercheurs travaillant sur cette question. Il inclut notamment des collègues non titulaires ou licenciés pour raison politique en situation de précarité directement subie (comme nos collègues de Turquie).

Nous pourrions être tenté.e.s d'interpréter cette configuration non plus en termes institutionnels tels qu'évoqués plus haut (disciplines, pays, etc.) mais à partir des catégories « premiere.e.s concerné.e.s » et « allié.e.s » forgées dans les luttes pour penser les places de ceux qui subissent des oppressions et ceux qui ne les subissent pas (Rousseau 2018). Mais ce n'est pas forcément pertinent. Nous sommes réuni.e.s avant tout en tant que chercheur.e.s à propos de la production des savoirs depuis la précarité, sans donner la priorité à une qualification préalable de la précarité comme étant quelque chose, un problème, qui ne concernerait que certain.e.s (ceux qui subissent des dominations, qui sont entravé.e.s et menacés dans les conditions d'exercice de l'enquête ou de l'expression critique, de l'enseignement et de la recherche, ou ceux dont le quotidien est directement menacé) tandis qu'il resterait plutôt un objet d'étude détaché de leur propre condition pour les autres, titulaires en poste.

En effet les conditions d'exil ou de risque vécues par certain.e.s ne doivent pas les assigner au statut de témoins d'une expérience de précarité subie dans un programme relatif aux savoirs de la précarité. Une telle assignation à la précarité vécue et subie de manière aigue peut masquer une exigence d'égalité fondamentale en tant qu'enquêteurs et intellectuels. Nous ne souhaitons pas dans ce collectif faire une distinction entre ceux qui avant tout témoigneraient d'une expérience, et les autres qui ne seraient concernés qu'en tant que chercheur.e.s intéressé.e.s à une question ou une thématique [2] et qui parleraient donc au nom d'une valeur d'universalité du savoir scientifique, à partir du matériau fourni par l'expérience des premiers concernés.

Nous souhaitons donc éviter toute assignation des chercheur.e.s invités à la précarité vécue comme condition sociale ou politique, ce qui minorerait la globalité leurs recherches.

Ce refus permet en outre de ne pas traiter nos collègues qui paient parfois leur courage d'un prix extrêmement lourd, comme des « garants symboliques », qui permettraient aux structures en place de se donner une coloration militante acquise à peu de frais.

L'expérience directe de luttes ou de positions qui peuvent être chèrement payées ou faire courir des risques importants à ceux qui les mènent peut en effet générer un autre type de dissymétrie : leur engagement tiendrait lieu d'engagement collectif, ce qui n'est pas le cas. L'exemple du courage et de la ténacité nous engage, la solidarité avec des précaires nous engage aussi. Or, le milieu universitaire encourage la gestion

1. Aucun financement de recherche, pratiquement, ne peut être demandé par des individus n'ayant pas de rattachement institutionnel

2. Les séminaires de recherches sur les migrants ont parfois quelque chose d'insupportable : le cumul d'une certitude d'agir pour une bonne cause et d'une virtuosité politico scientifique sans risque reconstitue une position assurée en contraste totale avec celle qui est vécue par ceux et celles dont il est sans cesse question.

des bénéfices symboliques de la souffrance et des luttes d'autrui, mais peine à renoncer au conservatisme d'une structure fortement hiérarchisée. Celle-ci, pourtant contradictoire avec un idéal scientifique égalitaire supposé avoir été au cœur de fondations académiques, n'en finit plus de se survivre à elle-même, au prix d'un travail incessant de raffinage et de recyclage des travaux et réflexions des plus marginaux, repris en charge par les chercheur.e.s les plus prestigieux. Ceux-ci reconstituent ainsi, à peu de frais, des avant-gardes académiques, politiquement inoffensives, par extraction de tous les engagements dont se nourrissent les fascinants savoirs de la marginalité (les *studies* notamment) [3]. David Graeber – qui a payé de son poste à l'université de Yale ses engagements politiques – tente de comprendre l'incapacité des universités à faire place à ce que les chercheurs apprennent des terrains de l'enquête, notamment en anthropologie, dans des sociétés sans état, très proches de ce que recouvre l'anarchisme en contexte européen (Graeber 2004). Il évoque l'impossibilité pratiquement structurelle d'apprendre de ces savoirs et notamment, de prendre en compte leur capacité politiquement transformatrice dans l'université elle-même.

Georges Orwell a également dénoncé la manière dont les intellectuels ont fait usage des luttes d'émancipation (Orwell 2000) Leur goût pour la duplicité, l'amour de l'autorité conférée par la gestion des normes de production de vérités depuis les lieux de pouvoir, a inspiré la figure d'O'Brien dans 1984 (Orwell 1949) : l'intellectuel y apparaît comme n'étant pas engagé par ce qu'il produit, il peut philosopher avec sa victime et entrer dans son point de vue et sans se laisser affecter par celui-ci. Il peut tout au contraire user de son pouvoir pour l'amener à renoncer à la vérité : la duplicité de l'intellectuel est, dans 1984, au cœur du système totalitaire. Dans le roman d'Orwell, ce qui est mis en scène est le triomphe d'une maîtrise de l'argumentation et des discours qui, lorsqu'ils ne sont pas associés au pouvoir, ont toutes les apparences d'une pensée critique émancipatrice, mais dont les puissants s'accommodent pourtant fort bien jusqu'à les tenir sans être affectés par leurs propres arguments. La détestation des intellectuels auxquels est conférée une autorité est nourrie, chez Orwell, d'un savoir issu de l'expérience directe vécue au contact des invisibles, les gens ordinaire, décents, dans les « bas-fonds » à Londres et à Paris, ou dans les tranchées de Catalogne en 1936 (Orwell 1938). Les obscurs, anonymes, dominés, feraient ce qu'il faut, mais seraient constamment trahis par les représentations du peuple produits par les intellectuels. Ces masques, catégories abstraites et représentations, les invisibiliseraient. Ils permettraient d'une part la gestion publique quotidienne des masses, des foules irrationnelles et dangereuses, et d'autre part la récupération au bénéfice des intellectuels du trésor politique et culturel qui se crée dans la résistance et dans la précarité. Les sacrifices consentis par quantités de personnes au nom de la décence, de la solidarité exercée ensemble, ces sacrifices sont immenses, mais ils sont eux-mêmes niés ou régulièrement oubliés par les intellectuels en position d'autorité. Vassili Grossman dans son roman « Vie et destin » (1980) puis Svetana Alexievitch dans son enquête « La guerre n'a pas un visage de femmes » (1985) ont ainsi partagé ce qu'ils sont appris au contact des gens inconnus à la merci du risque et de la précarité, hommes et femmes, qui ont vécu et ont agi pendant la bataille de Stalingrad. Ces ouvrages,

3. Voir le dossier de la Revue d'Anthropologie des Connaissances, « les studies à l'étude », vol. 11 n° 3, 2017.

dans deux genres différents, et à deux moments différents (roman et recueil de témoignages) restituent ce que les auteurs ont ressenti et appris au contact de personnes qui les ont transformés.

Symétriquement nous ne souhaitons pas non plus occulter les expériences vécues des chercheur.e.s. titulaires (par exemple les formes d'oppression qu'iels peuvent subir ou celles qu'iels peuvent se sentir exercer même involontairement), ni majorer implicitement l'universalisation de ce qu'iels produisent. Penser l'autre comme victime d'un scandale qu'il faut dénoncer ou régler depuis des positions de confort implicitement considérées comme étant la norme désirable serait nous couper de notre décision collective : penser et agir ensemble à propos de notre volonté de savoir, le savoir ne tirant sa valeur, pour chacun de nous et pour nous tous, que de sa capacité à rendre compte d'un monde habité et connu en commun, et de sa dimension émancipatrice.

La base de notre collectif réside donc dans ce que nous ressentons et partageons comme enjeu majeur, étant enseignant.e.s et/ou chercheur.e.s, mais aussi toujours public et toujours étudieur.e.s. Les rapports aux savoirs, leur altération, leur problématisation, leur plasticité, leur pertinence, leur résistance, est ce à quoi nous pouvons contribuer : tel est notre objet commun. Qu'est-ce que la précarité peut nous apprendre de nos propres savoirs et de leur pertinence collective ? Comment pouvons-nous organiser des formes d'intersubjectivité qui tout à la fois précisent la portée de ce que chacun de nous peut dire et faire, mais déploient les possibilités de penser et savoir ensemble autrement, en évitant les facilités immédiates de la précarité considéré comme un scandale qui concernerait plus les un.e.s que les autres.

Dans une démarche assez voisine, c'est non pas le savoir sur la précarité mais une commune précarité vitale qui préoccupe Guillaume Leblanc : la réflexion sur la précarité vitale risque selon lui d'être occultée par les formes attendues de la réflexion sur précarité sociale et politique subie, ce qui constituerait alors une « ultime violence à l'endroit de ceux qui, privés des moyens matériels et/ou symboliques de subsistance, se voient dénier l'expérience de la précarité même de leur vie » (Leblanc 2007 p. 52). Nous pourrions lui emprunter ses propres termes : la réflexion sur ce que la précarité nous apprend des savoirs pourrait également être occultée par une focalisation exclusive sur la dénonciation et le traitement de la précarité économique subie. Cela constituerait une violence à l'égard des étudiant.e.s, chercheur.e.s, enquêteur.ices.s et entravé.e.s et privé.e.s de sécurité, qui se verraient dénier l'objectivité des recherches qu'ils mènent et des savoirs qu'iels produise nt, puisqu'iels seraient influencé.e.s par ce qui les affecte [4] : une double peine en quelque sorte, qui rendrait scientifiquement justifiée l'exclusion des exclus.

4. Les chercheur.e.s titulaires qui travaillent confortablement dans des lieux de prestige sont tous aussi potentiellement influencés bien entendu par la situation qu'iels vivent : iels ne sont certes peut-être pas enclin.e.s à dénoncer un ordre qui les oppresse, mais enclin.e.s à défendre un ordre qui les protège. A propos d'une révision féministe complète du critère d'objectivité en sciences, par la prise ne compte réelle des situations depuis lesquelles elle se pratique, voir Sandra Harding, « Women, Science, and Society » (Femmes, science et société), *in Science*, vol. 281, Issue 5383, septembre 1998, et bien entendu Donna Haraway, Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, Jacqueline Chambon, 2009.

2 Faire place à la prise en compte d'une précarité vitale : la proposition d'être « public » du point de vue d'autrui

Lors de la projection face à des étudiant.e.s d'un film que Raoul Peck a consacré à un texte de James Baldwin « I'm not your negro » [5], les étudiant.e.s très ému.e.s s'interrogent : que faire de ce film, que faire après ce film, comment réparer les souffrances infligées, les injustices ? Passée cette réaction immédiate (commet traiter le problème, car il est insupportable) nous discutons de ce que nous propose James Baldwin, enseignant et intellectuel : un regard sur une Amérique – mais que nous nous approprions comme concernant également l'Europe – qui se voit et qui se veut obstinément blanche et qui pour cela a besoin de désigner et d'éliminer le noir. Lors des interviews télévisées présentées dans le film de Raoul Peck, un professeur de Yale propose une sorte d'alliance entre intellectuels à James Baldwin sur la base de leur commune appartenance à une élite et donc, sur la base d'un certain rapport au savoir qui les rapproche et les distingue des autres. En substance il lui dit ceci : nous sommes plus proches vous et moi en tant qu'amateurs de la littérature, que nous ne le sommes chacun des personnes non instruites qui ne s'y intéressent pas, qu'elles soient noires ou blanches. James Baldwin n'est pas d'accord : non, nous ne sommes pas proches, car je peux mourir d'être noir, ce qui n'est pas votre cas ; j'ai été obligé de fuir en exil car ma vie était menacée, on ne peut pas écrire avec cette peur de mourir. Soudain la proposition d'alliance au nom du savoir des élites cultivées n'a plus de sens tant celui-ci apparaît non pas universel mais extrêmement situé, insuffisant pour créer les conditions d'un partage. Il dépend de conditions qui ne vont pas de soi et dont on oublie totalement qu'elles peuvent être refusées à autrui. Baldwin rappelle soudain que c'est la possibilité même d'être en vie qui intervient dans son propre rapport au savoir [6].

C'est une conception très répandue du constructivisme qui tombe avec ces paroles : l'idée que la réalité commune est accessible *via* des énoncés produits dans et par le langage, et que ces énoncés produisent la réalité commune, cette idée ne tient pas, c'est une vision caractéristique de positions dominantes, et qui exclut une très grande partie de ce qui se connait, de ce qui se ressent, de ce qui est empêché d'être partagé souvent.

Une pratique confortable de la recherche menée sur des textes et des corpus empruntant à un pragmatisme dénué d'engagements physiques apparaît alors péniblement limitée. David Graeber lorsqu'il s'interroge sur ce que recouvre la « tradition occidentale » suggère après examen d'un certain nombre d'auteurs que la notion résulte d'un brouillage systématique de la distinction « entre traditions textuelles et pratiques ordinaires ». L'individu « occidental » écrit-il « est une figure, un observateur rationnel

5. « I'am not your negro », film réalisé par Raoul Peck, 2016.

6. Lors du débat entre le président Emmanuel Macron et 63 intellectuels, à l'Elysée, le 18 mars 2019, en pleine crise sociale et mouvement des gilets jaunes, le président reprend cet argument : il affirme, en substance qu'il ne faut pas donner la même valeur à ce peuvent dire des intellectuels tels que ceux qu'il a rassemblés et au nombre desquels ils se compte, « qui lisent des livres », et ce qui peut s'exprimer ailleurs. Cette réflexion fait écho aux innombrables assemblées, enquêtes et débats par les gilets jaunes depuis le mois d'octobre 2019. Ces débats-là ne comptent pas. Ce n'est pourtant pas l'avis de Bruno Latour, qui dans les médias s'est exprimé à propos des enquêtes multiples auxquelles le mouvement pouvait donner lieu, avec une conception pragmatique de l'enquête, proche de celle de Dewey. Bruno Latour « Faisons revivre les cahiers de doléances » Tribune dans « Le Monde » daté du 9/01/2919.

et sans visage – soigneusement épuré de toute dimension sociale ou personnelle – que nous sommes censer devoir affecter d'être lorsque nous écrivons un certain genre de prose. Cet observateur n'a guère de rapport avec aucun être humain réel ayant vécu, grandi, aimé, haï et s'étant attaché à d'autres. C'est une pure abstraction » (Graeber 2014 p. 42). La « culture occidentale » apparaît alors comme étant extraordinairement réduite à une tradition philosophique et littéraire, certains livres, certains auteurs, certaines manières d'y faire référence. A une échelle certes toute autre, Raoul Peck dans son film a cherché à confronter le spectateur au caractère absurdement limité des références culturelles supposées communes, en montrant ce que devient un corpus cinématographique et médiatique « américain » lorsqu'il est regardé depuis le point de vue de celui dont l'existence réelle est niée au profit de figures fictives (westerns, comédies romantiques). Le regard de Baldwin sur ces objets médiatiques et culturels les fait en effet apparaître terriblement blancs, mutilés, grotesques. La prétention du constructivisme à rendre compte de réalités générales culturellement construites s'effondre depuis ce point de vue que nous invite à partager Baldwin.

Mais ce n'est pas tout. Son propre texte fait apparaître mille attachements, sentiments, attentions, pour ses amis, ses compagnons morts, leurs femmes, leurs enfants, dont les présences ne sont jamais masquées lorsqu'il parle de ce qui compte (son retour aux USA, les assassinats de ses amis). Cette manière de penser avec autrui et de rendre compte de ses déplacements attachements, chagrins, inquiétudes, colères, donne un relief particulier à la sidération que lui inspire le principe de séparation entre vie privée et vie sociale dans l'Amérique blanche. Cette séparation conduit selon lui à une atrophie stupéfiante. Cette question provoque en retour une prise de conscience des multiples opérateurs de séparation qui sont naturalisés et mêmes désirables à un degré particulièrement fort dans la pratique de la recherche et de l'enseignement. Il est bienvenu de ne pas *tout mélanger* et de séparer le plus possible les activités et les engagements familiaux, amicaux, professionnels (la recherche étant une pratique spécialisée). Les étudiant.e.s et c hercheur.e.s sont formé.e.s à séparer strictement la volonté de savoir de leurs propres attachements [7]. Les enseignant.e.s chercheur.e.s s'habituent en outre à séparer les enjeux de la recherche et les enjeux de l'enseignement aux générations qui les suivent (au point que le critère d'employabilité dans le système productif l'emporte sur celui de la transmission et de l'entretien d'un monde commun).

Il faut bien entendu des organisations et des moyens qui permettent ces séparations entre des espaces, des réseaux, des types d'engagements cognitifs, physiques, politiques, psychiques. Les intellectuel.le.s dominé.e.s, et notamment les femmes, n'ont généralement pas eu le choix des espaces, et des activités qu'elles pouvaient pratiquer spécifiquement dans leurs espaces [8]. Cette limitation, cette contrainte qui a privé les intellectuel.le.s dominé.e.s de lieux propres a eu des aspects positifs puisqu'elle leur a permis – mais à quel prix – de maintenir des pratiques de savoir et de partage ancrés dans des situations réelles, qui s'avèrent aujourd'hui inestimables. Le contexte

7. Dans son ouvrage Retour à Reims, Didier Eribon procède à une auto-analyse du lien entre ses choix scientifiques et son rejet viscéral de la classe ouvrière dont la carrière d'intellectuel l'a éloigné. Didier Eribon *Retour à Reims,* Paris, Fayard, 2009. Il revient sur la nature d'un refus qui reste un lien, caché sous une séparation entre ses origines ouvrières et ses objets de recherche, qui semble banale et justifiée *a priori*

8. Voir le texte de Virginia Woolf « Une chambre à soi », écrit en 1929 à propos de l'impossibilité pour les jeunes femmes de développer une pratique littéraire autonome.

de la crise environnementale majeure, celui des luttes contre les discriminations de genre et de race, font ressortir la valeur des savoirs non séparés des pratiques et des engagements en situation : les savoirs autochtones, la pensée féministe apparaissent désormais comme une possibilité de sortir de l'ornière mortelle de la pensée développée pour se rendre maître des objets de connaissances et indifférents à ceux-ci.

Cela nous permet donc de lire ou relire des productions féministes et écoféministes (Hache 2016) : on y retrouve la défense d'une continuité désormais assumée entre la vie privée et la vie sociale (professionnelle, politique). Cette continuité contrainte par l'impossibilité pour les femmes d'avoir pu séparer les espaces d'action et de vie s'avère garante du maintien d'une pensée écoféministes, une pensée par le milieu avec le milieu. Celle-ci devient aujourd'hui porteuse de potentialités politiques et ontologiques immenses face aux impasses d'un universalisme et d'une objectivité qui reconduisent une étrange insensibilité au vivant, un universalisme et une objectivité qui s'avèrent mortifère.

Cette continuité est également assumée dans la théorie du *care* qui est précisément issue d'une analyse du caractère genré du rapport au politique : la discontinuité entre l'attention et le soin à autrui dans notre proximité quotidienne et les principes politiques qui guident l'action des représentants élus n'a pas lieu d'être maintenue pour définir l'espace du politique (Gilligan 1982 ;Paperman, Laugier 2011). Ce n'est évidemment pas le cas actuellement. La politique est inspirée par la dissociation radicale entre d'une part le management des populations, supposé exiger hauteur de vue et mobilisation de principes abstraits et d'autre part les manières de faire et de penser ensemble à l'échelle quotidienne dans des collectifs nécessairement restreints et diversifiés. De ce point de vue, le *care* rejoint directement un mode de théorisation anarchiste ancrée dans un faire ensemble plus que dans des corpus conceptuels indépendants de l'expérience.

La même année de cette projection du film « I am not your negro » aux étudiant.e.s, lors d'un séminaire consacré aux situations de confrontations des savoirs, un jeune chercheur décrit la manière dont des représentants des peuples autochtones ont réussi à faire apparaître la référence aux savoirs locaux dans les documents produits pour un sommet international sur le climat (Aykut, Foyer, Morena 2017). Dans son analyse, l'accent est mis sur la vision stratégique et sur la ruse qui permettent, *in fine*, de faire circuler les discours des autochtones depuis les arènes internationales de la biodiversité où leurs savoirs sont déjà reconnus, vers les arènes internationales où se discute le changement climatique. Cette analyse laisse penser que la présence aux sommets de ces représentants autochtones trouve son aboutissement et son succès dans des textes, des discours, qui incarnent des positions, des actions, des savoirs, à une échelle internationale. Ces textes et discours deviennent dans l'analyse une réalité dense et cohérente de positions, de savoirs et d'actions.

Mais face à cette analyse qui constitue les discours en objets représentatifs de la destinée des savoirs locaux dans les instances internationales, je ressens un manque : il nous manque le point de vue des représentants autochtones sur ce qui s'est passé dans ces sommets internationaux. Que pourraient-ils nous dire de ces sommets et de ces textes de leur propre point de vue ? Comment ont-ils organisé leur voyage, avec qui ?

Comment ce voyage a-t-il pris place dans leurs sociabilités et leurs engagements quotidiens ? Est-ce qu'eux-mêmes tiennent un discours sur ce que ces sommets et les textes qui en sont issus représentent pour les « représentants » des nations industrialisées ? Et sur les « savoirs » blancs ? Je repense aux travaux de Timothy Tackett (1997) : son analyse de la révolution française, nourrie par la lecture des journaux intimes et la correspondance des députés du Tiers-Etat envoyés aux états généraux en 1989, restitue les situations ressenties et les changements qui les affectent. Ils sont loin de chez eux, lancés dans une aventure incertaine dont la durée leur échappe, dans le voisinage constant d'autres députés, tous occupés des mois durant à réfléchir, écouter, argumenter. L'analyse de Thackett prend en compte des situations physiques et psychiques, et fait apparaître par contraste le manque qui aurait résulté d'une attention aux seuls arguments et positions des députés. Une démarche classique d'objectivation compte pour rien des différences et des dynamiques absolument essentielles [9].

Considérer des paroles et les engagements comme des matériaux suppose une forme de pouvoir sur les savoirs des autres qui ne va plus de soi. Et faire disparaitre des analyses les attachements, amitiés, déplacements physiques, revient à naturaliser et projeter sur autrui une position très spéciale, qui va avec la possibilité de disposer d'un site professionnel de production des savoirs, détaché des amitiés et déplacements. Pour beaucoup, il n'existe pas même de temps ni d'espace réservés à une occupation salariée stable détachée de l'ensemble des autres pratiques de la vie [10].

L'ensemble des séparateurs théoriques et empiriques – qui dissocient les langages des attachements et états ressentis dans l'opération de construction et de diffusion de savoirs – se révèlent pour ce qu'ils sont : des artifices, qui n'ont pas un caractère strictement cognitif, car ils dépendent de conditions sociales et politiques. Celles-ci se font oublier, ce qui permet de garder l'illusion que la construction de la distance est une opération cognitive.

Or ces artifices, dont bénéficie une infime quantité de personnes supposés produire en retour des savoirs qui bénéficieront à tous, ne tiennent pas la promesse scientifique qui les justifient. Cette promesse consiste en une médiation d'intérêt général : la construction d'un commun. Ces artifices sont construits et tiennent par des organisations cognitives et professionnelles (les édifices théoriques, les disciplines, les hiérarchies strictes et leurs points aveugles innombrables). Celles-ci sont d'un coût considérable pour des millions d'êtres qui ne bénéficient pas du confort qui consiste à s'inventer une place d'où l'on déploie des énoncés à propos des corps et des affects des autres, sans engager son propre corps, ni ses propres affects. Le coût exorbitant de cette place spécialement affectée à des spécialistes est assumé par ceux et celles qui le paient parfois de conséquences psychiques et physiques importantes : il leur faut avoir foi dans la validité d'un savoir bon pour tous mais dont la production est déléguée à quelques-uns, il leur faut surmonter des déceptions, donner aux chercheur.e.s leur

9. A propos d'une intégration des engagements physiques dans le discours, voir Igor Babou « Le déplacement : une dimension d'analyse et une modalité pour comprendre les relations entre nature, science et société », *Questions de communication*, 19

10. Pour un type d'analyse qui implique entièrement le chercheur, ses déplacements, ses réactions physiques, dans une analyse de la production des significations qui évite de tout rabattre sur la dimension symbolique des signes, voir Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, Zones-Sensibles, 2017/

parole et leur témoignage, être confiant dans le respect de ce dont les chercheur.e.s sont témoins sur leurs terrains d'enquête, croire malgré tout en dépit de la violence d'une organisation sociale dont on est exclu et dont les chercheur.e.s titulaires sont bénéficiaires, et supporter parfois l'injure d'une dépossession du sens leur participation, de leur don, et de leur confiance [11].

Le constructivisme apparaît donc comme une des productions dernières nées d'une autonomisation des discours et d'une euphémisation des états et des engagements physiques et psychiques. Le *désespoir environnemental* de Joanna Macy [12], la terreur et la souffrance pour soi et pour les autres dont elle tente de rendre compte, sont pour elle les opérateurs d'une conscience vive et claire de l'interdépendance et d'une conscience sociale systémique. Elles sont, dit-elle, comme un « membre fantôme », un sens, une connaissance à propos « d'un corps plus vaste que celui que nous pensions posséder ». Ce type de position n'a aucun sens si l'on ne s'intéresse qu'aux discours et à la dimension symbolique de ce qui est observable. L'interdépendance dont il s'agit ne renvoie pas un réseau d'agents reliés entre eux pour négocier et produire. Il intègre des trous, des pertes, et une conscience informée par la souffrance ou par la joie, toutes choses qui ne peuvent trouver leur équivalent sémiotique dans des agencements et des discours. En outre, la revendication de ce désespoir permet de questionner le thème, véritablement obsessionnel dans la promotion des sciences et de l'esprit scientifique, des peurs irrationnelles du public (qui le renvoie à quelque chose d'infantile, de féminin, du côté d'un rapport à la nature non encore maîtrisé) [13].

Cette préoccupation permet de donner d'autant plus de valeur à la défense des savoirs scientifiques lorsque ceux-ci impliquent des risques vitaux, et pas seulement des rapports de légitimités. Je pense ici à *Scientific Temper* revue sciences et société indienne. Ma première réaction lors de nos échanges avec Gauhar Raza (membree de notre collectif des savoirs de la précarité et auteur d'un des chapitres de cet ouvrage) avait été plutôt critique car il me semblait que la revue reconduisait l'idée d'une suprématie des normes de rationalité scientifique. Mais les échanges directs, la discussion à l'occasion de la préparation d'un colloque, m'ont fait réaliser le caractère très situé de mon propre rapport aux sciences et du type de critique qu'il nourrit. La défense de l'esprit scientifique est en Inde une cause très risquée, articulée non pas à une position acquise favorable aux dominants, mais tout au contraire, à une précarité vitale, et à un grand

11. Il n'est pas rare que le mystère du don, sans lequel il n'y aurait aucune enquête possible, soit éludé ou perverti par des explications dévalorisantes pour les enquêtés. Ceux-ci se sentiraient grandis pas l'intérêt que leur porte le chercheur, ou bien tenteraient de se construire une image valorisante d'eux-mêmes, ou encore chercheraient une oreille ou des alliés, etc etc. Il est rare de prendre réellement au sérieux la signification du don dans l'enquête.

12. Johanna Macy « Agir avec le désespoir environnemental », p. 161-181, dans Emilie Hache (éd.) *Reclaim, recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, 2016

13. Lors d'un séminaire « Chercheurs en publics » organisé à la cité des Sciences en 1998, un orateur dénonce rituellement les peurs irrationnelles en pleine crise de la vache folle, puisque, dit-il, les gens ne comprennent rien à ce qu'est un prion et arrêtent de manger de la viande sans rien connaître des mécanismes de transmission à l'homme. Bernard Maitte, physicien et directeur du forum des sciences à Lille, intervient alors. Ce qui me paraît irrationnel dit-il, c'est n'est pas du tout la peur du public, c'est le fait qu'on en soit venu, au nom d'une rationalité technique et économique, à nourrir des vaches avec des farines tirées de cadavres d'animaux, et c'est le fait que des chercheurs semblent indifférents quant à eux, à cette irrationalité.

courage scientifique, puisqu'on peut perdre la vie pour défendre cet esprit critique [14]. Pour le dire autrement : les positions féministes et subalternes, aux Etats-Unis et en France, ne constituent pas un nouvel ensemble d'axiomes et de normes autonomes qui viendraient se substituer automatiquement aux positions scientifiques classiques.

Françoise Vergès dans un ouvrage récent, fait apparaître la spécificité des contextes et alerte contre le d'universaliser la vision d'un féminisme blanc, dit « civilisationnel » (Vergès 2019). Il en est de même dans notre groupe : il y a une manière de travailler à partir des désaccords et des distances, à partir de difficultés ressenties pour comprendre. Si nous partons du principe que les désaccords n'ont pas forcément intérêt à être traités comme des controverses, comme l'affrontement de positions logiques et argumentatives, alors ces désaccords nous permettent de prendre conscience de l'existence de positions irréductiblement et surtout nécessairement différentes, nous rappellent qu'il n'existe pas de positions de surplomb mais un espace d'élaboration théorique comme condition d'un partage.

Revenons à nouveau à la séance de cinéma avec les étudiant.e.s, pour regarder « I am not your negro ». Ce que James Baldwin propose n'est donc nullement un appel aux dominants à user de leur pouvoir et de leurs marges d'action pour transformer la société raciste : il nous montre comment l'intellectuel vivant qu'il est, menacé physiquement, tout à la fois vit et pense ce qui se passe. Cette connaissance rend sensible et manifeste la contingence de sa propre position mais aussi l'insuffisance et la contingence des visions blanches dominantes. C'est son premier effet : renvoyer quelque chose du mode de connaissance des dominants. Ceux-ci s'organisent pour ne plus avoir à penser à la précarité vitale et pour pouvoir l'oublier. Comment réagir ? Il nous *suffit* pour le moment, avec les étudiant.e.s, de faire place, d'écouter Baldwin, de voir ce qu'il voit depuis la position qu'il occupe avec ses frères et ses sœurs noir.e.s, cette position qui lui confère l'avantage cognitif et épistémologique du faible et du vaincu [15]. En outre, Baldwin nous dit ce qu'il voit de ce que nous croyons savoir. Le film le montre dans quantité de situations d'enseignement : conférences, textes, cours, interviews. Ce n'est pas son moindre effet que d'*obliger* le spectateur à ce partage extraordinaire, qui repose sur une foi irréductible, malgré tout, dans la capacité des savoirs à structurer les formes, ouvrir de nouveaux points de vue à partir de nouvelles situations partagées. Ainsi, dit-il, c'est le souvenir d'une institutrice blanche qui lui a permis de ne pas haïr les blancs, et qui a nourri sa vocation intellectuelle. Les scènes d'enseignement prolongent et ouvrent cette scène de transmission qu'il rappelle et qu'il transmet.

Face aux textes de Baldwin, le rôle du public qui se sent blanc.h.e (c'est mon cas) est alors *d'être public* : se laisser enseigner, sans objectif de construction, de production, d'action mais tout au contraire, pour faire place enfin, et laisser opérer une transformation et une composition possible des points de vue et des savoirs.

14. Gauhar Raza, chercheur, éditeur, documentariste, a subi à plusieurs reprises des attaques médiatiques de la part des nationalistes. Il a contribué à dénoncer les assassinats qui ont frappé des journalistes scientifiques en Inde.

15. Pour l'avantage épistémologique de la position de subalternité, voir par exemple le texte de Patricia Hill Collins « learning from the outsider within, the sociological signficance of black feminist thought », Social Problems, vol. 33 n° 6, 1986, p. S14-S32

3 Prendre au sérieux l'hypothèse d'une faiblesse des savoirs hors précarité, et d'une force des savoirs depuis la précarité

Le groupe que nous formons ne reprend donc pas la répartition entre « premier.e.s concerné.e.s » à qui doit être laissée l'initiative et la parole, et les autres qui sont des « allié.e.s » (leur intérêt étant de construire un monde plus habitable y compris pour eux-mêmes quitte à renoncer à des privilèges). Nous ne sommes pas non plus naïfs quant aux risques que cette position non radicale implique : le danger de reconduire, encore et encore, les points aveugles et les positions acquises dans l'élaboration des savoirs et dans la transformation qu'ils permettente.

Certains collègues turcs sont en exil mais cela ne leur retire en rien leur condition de chercheur.e.s et d'enseignant.e.s. Cette condition résiste à la précarité et c'est là un enseignement extrêmement précieux. Des collègues et voisins de bureau en France s'avèrent être contractuels sans garantie de bénéficier un jour de contrats permanents. D'autres, absents dans le groupe mais ayant participé aux enquêtes, sont sans emploi. En outre les collègues titulaires voient la légitimité de la recherche se dégrader sans cesse au Chili et en France. Enfin, en Inde, les promoteurs de la science prennent des risques politiques.

Les relations entre force ou faiblesse des situations professionnelles et force ou faiblesse des savoirs sont problématiques et constituent une zone de composition des questions pour tout le groupe, et bien au-delà.

Pour le dire autrement lorsque le savoir est de la partie, il y a dissociation entre précarité des situations sociales et politiques et force des savoirs.

Des situations institutionnelles privilégiées peuvent aller de pair avec une inquiétante fragilité des savoirs produits.

Symétriquement, des conditions précaires et fragiles n'excluent nullement, bien au contraire, une force des savoirs, savoirs qui ont une portée collective non utilitariste, indépendante du jeu des calculs d'intérêt et des rapports de force entre acteurs sociaux.

Les universitaires titulaires en sciences humaines et sociales font chaque jour l'épreuve de la faiblesse et de la précarité des savoirs qu'ils produisent. Ces savoirs ne sont pas pris au sérieux, ils sont méprisés par les détenteurs de pouvoirs politiques et économiques, mais ils sont également étrangement minorés par les chercheur.e.s eux-mêmes quand il s'agit d'organiser leurs propres environnements de travail. Ces savoirs ne structurent pas les institutions d'enseignement et de recherche [16]. Ceux-ci sont transformés par des visions du monde limitées et brutales, indifférentes aux questions et aux savoirs des sciences sociales, obsédées de contrôle et de productivité. Les visions du management et de la communication qui inspirent les réformes universitaires, par exemple, ressemblent aux croyances que la science a prétendu combattre il y a quelques siècles. Il s'agit de modèles mécanistes de l'influence et de l'efficacité qui sont totalement dépassés au plan théorique et qui pourtant inspirent des décisions qui affectent des millions de personnes. Elles sont prises et mises en œuvre par des agents politiques, administratifs, économiques, qui semblent animés par des certitudes que

16. Les bibliothèques sont les rares institutions, qui sont entièrement structurées pour faciliter l'étude.

l'épreuve des faits ne peut ébranler. Des visions simplistes et fausses structurent désormais les politiques scientifiques et le fonctionnement des universités et des organismes de recherche : obsession pour la productivité et la visibilité, foi scientiste pour les chiffres et les classements (Bouchard 2013), faiblesse extrême des conceptions de l'international (Cordonnier 2017), etc. Les chercheurs et enseignants-chercheurs résistent très peu à ce qui leur est imposé et qu'ils savent être faux. C'est là une véritable énigme qu'il nous faut affronter : les savoirs en sciences humaines et sociales sont étrangement faibles, ni défendus ni portés par les universitaires.

Il nous est difficile de comprendre pourquoi.

On peut faire l'hypothèse, comme Baudouin Jurdant (1999), que les normes de scientificité inspirées des sciences dites formelles nous mettent dans une situation paradoxale. La scientificité des savoirs de la nature tiendrait à leur désincorporation : les savoirs scientifiques, pour être validés comme tels, doivent pouvoir être considérés indépendamment des conditions de production et se soutenir de leur propre énonciation. Ils doivent circulent sans avoir besoin d'être référés à ceux et celles qui les ont produits, sinon à des « auteur.e.s » c'est-à-dire des figures qui ont fort peu à voir avec les personnes vivantes qui ont un jour travaillé, vécu, écrit.

Un monde imaginaire constitué par des énoncés *vrais* structure ainsi de *faux dialogues* associant ou opposant des auteur.e.s qui ne se sont jamais parlé. Cette vie indépendante des langages symboliques à propos du monde constitue la trame dense d'une vie des savoirs détachée de la vie des hommes et des femmes qui les ont produits. Or, le déficit de scientificité reproché aux sciences humaines et sociales tient précisément au fait qu'il est malgré tout impossible de s'y donner l'illusion de pouvoir dissocier entièrement les savoirs de leurs conditions de production et d'énonciation à un moment donné par certaines personnes à certains endroits.

L'épistémologie des sciences humaines et sociales est revendiquée par de nombreux auteurs comme étant différente de celle qui règle les sciences de la nature. Le déficit de scientificité ressenti du point de vue des sciences formelles et précisément une condition de scientificité spécifique de ces sciences qui n'ont pas de position d'extériorité par rapport à ce qu'elles étudient (Passeron 1991). La scientificité n'est pas liée aux opérations logiques et aux langages formels dans lesquels existent les savoirs à propos de ce qui est, mais à la capacité des chercheurs à rendre compte des conditions dans lesquelles il a été possible de formuler des questions et des interprétations dont la validité collective (sinon universelle) n'est assurée que par un travail continuel de discussion.

Cette discussion et cette validation collective n'impliquent pas seulement les pairs, mais aussi les publics intéressés et impliqués dans les enjeux du savoir à propos des sociétés [17].

Le savoir des sciences humaines et sociales a donc des caractéristiques spécifiques, qui le rendent nécessairement vulnérable.

17. Voir Mélodie Faury et Joëlle Le Marec (éds.) « *Tisser avec Baudouin Jurdant, le métier à penser* », Paris : éditions des archives contemporaines, 2020.

En premier lieu il fait l'objet d'une controverse permanente, relative à ce en quoi consiste son caractère scientifique. Cette controverse est nécessaire. Mais elle mobilise des croyances ou des convictions dont certaines excluent totalement la cohabitation d'autres conceptions de la scientificité.

Les plus « scientistes », convaincus que les sciences sociales doivent se rapprocher du fonctionnement des sciences de la nature, voient dans l'absence d'énoncés axiomatiques ou de modèles prédictifs un déficit de scientificité : si les questionnements et interprétations n'ont pas force de loi alors ils n'ont pas d'autre valeur que celle d'une opinion [18]. Une partie de la communauté des sciences humaines et sociales tente alors de rejoindre les sciences dites de la nature par la médiation de langages et des médiations techniques qui contraignent artificiellement les échanges et obligent à faire entrer les démarches de connaissances et l'expression des savoirs dans les formalismes adaptés aux instruments, donc standardisés. Les machines et les langages symboliques recréent une extériorité artificielle (les logiciels informatiques notamment) et une forme d'universalisme issu de leur caractère obligatoire.

En outre, il existe une tentation sérieuse de créer de toutes pièces des réalités sociales qui correspondent à des modèles théoriques préalables, pour prouver cette réalité sociale par sa fabrication même : si les choses se passent ainsi, c'est donc que cela est vrai [19].

Il est donc non seulement extrêmement difficile de convaincre de la validité des savoirs des sciences sociales des personnes qui *attendent* un type de scientificité exclusive auquel elles croient, mais en plus cette croyance peut amener à donner foi à des modèles, typologies catégories, gradients, formulations mathématisées, qui ont toutes les apparences d'énoncés conservant la rigueur des opérations scientifiques, mais qui se passent très bien de questions qui en principe sous-tendent la démarche de connaissance (« que se passe-t-il ici ? »). Or ces types de productions sont légion dans les discours d'expertises et préconisations en sciences de gestion et management. Aude Seurrat (2018) a montré que des formations professionnelles au sein même des universités mettaient en scène un contraste entre un « style » universitaire ridiculisé (jargons, questions complexes, etc.) et les propositions supposées inspirées par des sciences expérimentales et formelles. Les formations à la communication puisent ainsi une partie de leur matériaux et énoncés non pas dans les sciences de la communication ni même dans les sciences sociales, mais dans les... sciences cognitives qui n'ont pourtant nullement l'ambition de dire quoi que ce soit de la société et de la culture. La faiblesse des savoirs en sciences humaines et sociales est donc une fragilité structurelle, nécessaire mais qui leur interdit toute position assurée : l'hétérogénéité assumée, l'ouverture, la réflexivité, l'ancrage dans l'enquête et le dialogue des points de vue qui sont constitutifs de la valeur et de la pertinence des sciences sociales ne peuvent guère permettre de défendre celles-ci contre des normes scientistes qui sont mobilisées au

18. Cette conviction intervient dans la méfiance inspirée par les travaux qui s'inscrivent dans les *Studies*, trop politiques, trop impliquées pour nombre de revues.

19. De ce point de vue, les sciences de l'ingénieur et l'informatique peuvent être tentées de voir dans la preuve d'une pertinence sociale de logiques pour lesquelles ont été conçues des dispositifs, par l'existence marchande de ces dispositifs. Le marché tient lieu de société.

sein des instances de pilotage et d'administration de la recherche et de l'enseignement supérieur.

Si les sciences humaines et sociales ne sont pas des sciences de la vie, elles sont des sciences vivantes [20], et donc à ce titre, elles sont affectées par une précarité vitale : il est aujourd'hui imaginable que les sciences humaines et sociales disparaissent.

Un second phénomène fragilise les sciences humaines et sociales : au cœur même des communautés les plus ouvertes, les plus sensibles aux contextes, les plus soucieuses de préciser encore et toujours les conditions d'énonciation des savoirs, les chercheurs tentent parfois de se protéger en durcissant, sinon les critères d'une épistémologie normative, au moins les règles d'argumentation et de publication. Les épreuves institutionnelles pour accéder aux espaces centraux de la légitimité institutionnelle (celle qui est conférée par les laboratoires historiques de l'EHESS, du CNRS ou de l'ENS par exemple) s'appliquent y compris aux chercheur.e.s en exil [21]. Les mécanismes d'exclusion des marges s'intensifient dans les périodes de restriction des moyens : chute de l'emploi scientifique, pressions multiples pour développer la production de données, intensification de l'évaluation, etc. Les démarches exploratoires, les ouvertures épistémologiques repérées aux frontières entre sciences biologiques et sciences sociales culturelles (études environnementales, anthropologies par-delà les divisions entre nature et culture), dans les interdisciplines subalternisées(sciences de l'information et de la communication) et dans les communautés académiques militantes (gender studies, subaltern studies, études décoloniales) contribuent certes à renouveler les approches et même à laisser place à une réflexion sur le caractère historiquement situé des ontologies qui sous-tendent les sciences européennes. Mais elles se scindent rapidement entre d'une part une avant-garde académique très localisée dans les centres les plus légitimes au plan institutionnel (Oxford et Cambridge, EHESS, Ecole Normale Supérieure) et d'autre part des « banlieues » académiques, universitaires, privées d'accès à l'édition ou aux lieux d'excellence en dépit du fourmillement d'expériences et de réflexions ancrées dans le contact quotidien avec des situations sensibles.

L'ouverture académique du côté d'une nouvelle anthropologie par-delà nature et culture se fait non pas en direction non de l'enquête ordinaire et des collègues précaires, mais plutôt vers l'art et de l'esthétique [22].

Un autre partage se renforce, entre les disciplines elles-mêmes les plus légitimes (philosophie, anthropologie) et une production très intense de travaux et initiatives fondées sur l'expérience directe du contexte de la crise universitaire, mais relativement ignorés

20. Quant aux sciences de la vie, on peut s'interroger sur le type de savoirs qu'elles produisent compte-tenu de l'extraordinaire faillite des relations homme/nature, comme si quelque chose du vivant échappait totalement au type de sensibilité forgé par les savoirs sur la nature qu'elles produisent et diffusent.

21. Le programme d'accueil des chercheurs en exil, PAUSE, comporte ainsi des critères de sélection des projets par excellence, qui sont difficiles compte-tenu des conditions auxquelles font face nos collègues qui fuient la guerre ou la répression.

22. Voir Tim Ingold *Making : Anthropology, Archaeology, Art and Architecture*. Routledge, London, 2013, Baptiste Morizot multiple également les collaborations avec des artistes. Après son ouvrage *Sur la piste animale*, publiés aux éditions Actes Sud 2018, lui aussi a choisi le dialogue avec l'art contemporain dans son nouvel ouvrage co-écrit avec Estelle Zhong Mengual, *Esthétique de la Rencontre*, Paris, Seuil, 2019.

par les centres ou les représentants légitimes de cette avant-garde académique [23]. Les liens sont souvent bien plus assumés entre les chercheur.e.s des disciplines et institutions prestigieuses et des interlocuteurs extrêmement lointains socialement, culturellement, institutionnellement, qu'entre ces même chercheur.e.s et des invisibles très proches dans l'espace académique lui-même.

C'est pourquoi la précarité assumée des savoirs des sciences sociales n'empêche pas, voire même renforce, le maintien obstiné des normes et principes de rigueur académiques, et des hiérarchies disciplinaires scrupuleuses qui s'exercent dans des espaces réduits, des espaces compartimentés et feuilletés où se maintient la prétention scientifique à l'état résiduel. Dans ces espaces se perpétue une insensibilité à la précarité vécue, dont se soutient pourtant le dynamisme des sciences humaines et sociales.

Ce phénomène intervient dans la fragilisation des sciences sociales : il y a une dissociation parfois stupéfiante entre la conservation des normes et des signes de l'excellence académique ou de l'avant-garde intellectuelle et esthétique légitime, et la dimension émancipatrice et politique du savoir des sciences humains et sociales. Un même chercheur peut publier une analyse critique vigoureuse et convaincante le matin, et signer l'après-midi pour des prestations ou des conventions qui produisent activement, très exactement, ce qu'il dénonce dans ses travaux. Des travaux documentent avec une grande précision la situation des étudiants contraints à l'exil, mais des décrets ministériels sont pris pour limiter l'accès à l'université pour les étudiants étrangers [24] Les chercheur.e.s titulaires ont le plus grand mal à affronter honnêtement cette situation. Elle ressemble pourtant fortement à celle qui avait justifié, en 70, les appels à une auto-critique des sciences (Jaubert, Levy-Leblond 1973), sous la pression d'une fraction des chercheurs en sciences de la nature qui appelaient à se désengager, institutionnellement et physiquement, d'une science tournant le dos à l'intérêt général au bénéfice d'intérêts privés ou militaires.

Dans la situation actuelle, comment se ressent (ou pas) la faiblesse des savoirs produits par les chercheurs titulaires bien installés ?

4 Réviser nos imaginaires du travail savant

Le choix de nombreux pays de financer une recherche publique d'intérêt général, en salariant des chercheurs ayant rempli les conditions d'accès pour bénéficier de la possibilité de se consacrer pleinement à la recherche, est fortement adossé à des imaginaires du travail savant. Le travail savant et en particulier l'étude, nécessitent des conditions de liberté et de concentration, et exigent des temps et des espaces spécifiques. Au IVème siècle, avec la création du Museon et de la Bibliothèque d'Alexandrie, une communauté de savants se voit délivrée de tout souci matériel pour se consacrer exclusivement à l'étude. La bibliothèque va potentiellement concentrer les moyens de production du savoir à propos du monde (astronomie géographie, philologie, mathé-

23. Je pense ici aux passionnantes thèses de Sarah Cordonnier et Aude Seurrat en sciences de l'information et de la communication, 2018

24. A propos de l'augmentation des frais d'inscription des étudiants étrangers hors UE, décidée en avril 2019 contre l'avis des universités elles-mêmes, voir le dossier http://test.resome.org/wp-content/uploads/2018/11/ANATOMIE-DUN-FOUTAGE-DE-GUEULE.pdf?fbclid=IwAR2u_arktV4pi6gzPu8TAZtkOGm7lxxiXYTJJJlnNI7KX6br0D16xc4z9C4.

matiques, etc.) : l'ambition des Princes est celle de soutenir les conditions de productions d'un savoir universel dans un centre, où convergent toutes les ressources et tous les livres, et d'où rayonne le savoir (Jacob 1996). La bibliothèque d'Alexandrie a disparu mais pas les rêves des princes et des savants. Dans la Nouvelle Atlandide, parue en 1624, Francis Bacon imagine une île, habitée par une société de savants, fortement hiérarchisée, occupée à étudier les lois de la nature et établir des vérités. Les savants physiquement coupés du reste du monde, disposent néanmoins d'agents envoyés dans le monde. L'enquête est subordonnée à l'autorité d'un centre. L'utopie baconienne aurait inspiré la création en 1660 de la Royal Society of London for the Improvment of Natural Knowledge. Ses membres cherchent à établir la vérité par la méthode, en rupture avec la pensée scolastique médiévale. S'il y a rejet de la référence à une autorité dans l'établissement de la vérité, la Royal Society est un lieu central qui fait autorité, comme le seront les établissements scientifiques, jusqu'à la création du CNRS (Babou, Le Marec 2001).

Christian Jacob et l'équipe des chercheurs réunis pour l'étude des Lieux du savoir (Jacob 2007) ont développé une histoire comparée des pratiques, outils, lieux, sociabilités des savants, dans la perspective générale d'anthropologie des savoirs, par l'attention portée aux corps et aux lieux. Le travail savant, quelle que soit l'époque et le continent, semble appeler une attention aux conditions spécifiques dans lesquelles il peut se déployer. Le travail savant entravé ou fortement contraint est une anomalie.

Le statut français de l'enseignant.e chercheur.e fonctionnaire titulaire est en principe une condition qui permet d'assurer les conditions de liberté d'une part, et le bénéfice des lieux, temps moyens, sociabilités du travail savant destiné à produire et partager un savoir ayant une valeur d'universalité ou tout au moins un ensemble de savoirs validés collectivement, savoirs sur le monde, au bénéfice de tous, destinés à partager et entretenir ou transformer un monde commun. Certaines institutions comme le Centre d'Etudes Arctiques fondé en 1958 par Jean Malaurie, se développent au bénéfice d'une anthropo-géographie qui situe les intérêts du vivant au-delà des cadres strictement politiques ou strictement biologiques. Or, comme l'ont montré les travaux menés en histoire et sociologie des sciences depuis l'après-guerre, et comme de nombreux chercheur.e.s et non chrecheur.e.s en font l'expérience quotidienne, le statut d'enseignant.e. chrecheur.e n'est plus guère associé au bénéfice de conditions qui supposent en contrepartie, le service d'un intérêt général. La contrepartie du salaire est souvent celle d'une obéissance à la « demande sociale » réduite à la demande des acteurs politiques et économiques. Les chercheur.e.s se plient à cette fiction d'une « demande sociale » émanant des acteurs politiques et économiques. Ils produisent des outils, des procédures, des entités qui servent des intérêts économiques et qui accroissent les inégalités et les injustices y compris dans leur propre milieu. Ils ne se révoltent pas contre l'attentat permanent aux liens entre savoirs, intérêt général, et principe d'égalité, pourtant rituellement réaffirmé et fondateurs des vocations de nombre de jeunes chercheurs [25].

25. Signalons parmi tant de choses qui pourraient être cités, le lien direct entre politique de recherche et objectifs de croissances économique dans le cas de la création d'une politique de recherche européenne, ou bien la volonté politique française de discriminer étudiants européens et non européens et de faire payer à ces derniers des frais d'inscription très élevés (arrêté du 19 avril 2019, invalidé par le conseil d'Etat en octobre 2019).

D'où vient cette étrange faiblesse des savoirs, et cette inquiétante insensibilité des enseignants-chercheurs à leurs propres enquêtes et découvertes ? N'y a-t-il pas quelque chose qui manque dans les rapports aux savoirs des chercheur.e.s en position tout à la fois de confort matériel (jusqu'à quand ?) et de subalternité culturelle et politique non encore avouée ?

Les « centres de calculs » (Latour 1996) et institutions où sont concentrés les moyens et les réseaux sont aussi potentiellement des lieux d'exercice des pouvoirs sur, ou contre, les conditions de productions des savoirs, continuellement à la merci soit de la privation de ces moyens, soit des médiations politiques et administratives qui en organisent et en pilotent le fonctionnement (consensus, modes de gestion, etc.). En URSS, c'est le même imaginaire utopique qui a inspiré, en régime totalitaire, le fonctionnement des camps scientifiques soviétiques, où sont détenus les savants, notamment Tupolev et son équipe d'ingénieurs. Soljenitsyne, dans son roman « Le premier cercle » (1955-1968) décrit une charachka, un des laboratoires scientifiques appartenant au Goulag, et rend compte de la troublante ambiguïté d'une captivité propice à la concentration qui permet aux détenus d'espérer relever des défis scientifiques pour la gloire du système soviétique. Le roman fait intervenir le personnage d'une jeune femme physicienne, à l'extérieur du camp où est enfermé son mari, dont le quotidien et les sociabilités semblent à maints égards moins sereins que ceux de son mari captif qui choisit de rester au camp quand l'occasion se présente de gagner sa liberté.

La force des savoirs semble paradoxalement plus assurée chez des personnes qui n'ont pas les moyens de travailler dans les conditions prescrites par l'idéal du travail savant que nous venons d'évoquer. Privées d'accès à tous les moyens des centres, privées des temps et espaces nécessaires à la concentration pour travailler et écrire, elles travaillent sans relâche à des questions qui ne concernent pas nécessairement leur intérêt propre.

5 La vulnérabilité comme condition de la scientificité : enquêtes, pratiques d'études

En contrepoint des imaginaires du travail savant équipé, exercé dans des lieux spécifiques, des centres (cabinets, laboratoires, bibliothèques, académies, territoires utopiques, séparés et clos), il existe un autre imaginaire des démarches de connaissances qui n'occupe pas une place centrale aux plans politique et académique, car elle n'est précisément pas exclusivement rattachée à la nécessité d'une élite ou d'un corps professionnel de savants identifiés comme tels. Il s'agit de l'enquête.

L'enquête est, dans l'utopie baconienne et plus tard dans un certain nombre de pratiques hiérarchisées de production des connaissances dans les centres scientifiques, une pratique technique de collecte de matériaux qui peuvent être rassemblés par d'autres personnes que des savants mais qui acquièrent souvent leur valeur, scientifique, par l'usage qu'en fait un savant.

Les savoirs ethnographiques ont ainsi été constitués à partir de récits de voyageurs, missionnaires, agents coloniaux et Marcel Mauss a travaillé à partir de tels récits et a produit des guides et textes permettant aux voyageurs d'entrer dans le cadre d'une collecte de données qui puissent servir une science professionnelle.

L'enquête, parfois réduite dans les formations à la recherche, à l'ensemble des opérations techniques de prélèvements d'artéfacts destinés à être traités plus tard au sein des laboratoires, est, particulièrement dans les sciences humaines et sociales et les sciences naturalistes, le temps et le lieu de la transformation de l'enquêteur, corps vivant, immobile ou en déplacement, sensible au contact de qu'il cherche à connaître. Elle est également le temps et le lieu du partage des enjeux avec l'ensemble des êtres vivants qui enquêtent sur leur milieu pour pouvoir le comprendre et y vivre (voir par exemple Kohn, 2017). L'enquête est ce qui relie sans rupture la pratique spécialisée de production de connaissances par des chercheur.e.s et le vaste ensemble des pratiques de savoirs de très nombreuses autres personnes avec lesquelles iels entrent en contact au cours de leur travail. Ce phénomène intervient dans la réflexion, intense, relative à la place et à la critique de l'invisibilisation de ceux qu'on a appelés « informateurs » dans la pratique des ethnologues et plus largement, de l'ensemble des sciences de terrain [26]. La production de connaissances, dans une épistémologie des sciences anthropo-sociales qui a été formulée et défendue par Jean-Claude-Passeron, est liée essentiellement non pas à la capacité d'organiser l'autonomie des opérations de production (de faits, de représentations, etc.) mais à une capacité réflexive à expliciter et mettre en débat l'ensemble des situations qui participent de la construction symbolique d'un espace de l'enquête. Ce type d'approche facilite, à bien des égards, une jonction entre l'accent mis sur l'enquête d'une part, et la critique féministe de la normativité scientifique d'autre part, puisque celle-ci s'avère socialement située, mais dans une position de domination aveugle à elle-même la plupart du temps. Les enquêtes exigent la disponibilité à ce qui transforme, et donc une forme de vulnérabilité depuis laquelle il est possible de s'approcher de précarités multiples, et de partager, sinon les situations, du moins les enjeux de savoirs qui sont spécifiques de ces précarités. L'entretien permanent d'une explicitation des situations d'enquête laisse ouvertes des continuités vivantes entre les positions des chercheur.e.s enquêteur.ice.s formé.e.s, étudiant.e.s ou professionnel.le.s, et les positions de celles et ceux qui mènent des enquêtes pour produire un savoir d'intérêt général, en particulier lorsqu'ils le font parce que ces savoirs s'imposent comme étant essentiels en dépit des entraves que constituent une situation d'extrême précarité [27].

L'enquête n'est pas la seule pratique dans laquelle s'éprouve, trop brièvement et trop épisodiquement, le lien entre vulnérabilité et construction du savoir. Elle suppose l'abandon (très temporaire en général) d'espaces et de temps contrôlés au profit du déplacement, de l'intensification de l'attention à autrui, de l'ouverture, et du partage des enjeux, mais le retour au « laboratoire », ou tout au moins au lieu professionnel de traitement des matériaux signifie hélas le plus souvent une forme de trahison de ce qui a été véritablement appris dans l'enquête, et la récupération du pouvoir de disposer de ce dont on a été témoin.

La recherche et l'enseignement supposent également des temps d'apprentissage qui ramènent continuellement les enseignant.e.s chercheur.e.s à leur condition d'ignorants,

26. Voir par exemple, à propos de l'autorité énonciative dans l'écriture ethnographique, James Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle.* Paris, ENSB-A, 1996

27. Voir l'exemple extraordinaire de l'historien Ringelblum et d'un groupe d'archivistes enquêteurs constitué dans le ghetto de Varsovie pour produire des savoirs : Emanuel Ringelblum, Oneg Shabbat, journal du ghetto de Varsovie, Paris : Calmann Levy ? 2017

qu'iels partagent avec tous ceux et toutes celles qui cherchent à apprendre. Cette condition d'ignorants est institutionnellement protégée et légitimée par certaines institutions culturelles (les bibliothèques, les musées), elle coïncide avec la condition du public, qui consiste à se rendre disponible non pour défendre quelque chose ou asseoir une position mais tout au contraire, pour s'en remettre à autrui, et devenir bénéficiaire. Or, avec l'injonction faite aux enseignant.e.s et chercheur.e.s d'être performant.e.s et efficaces dans l'exercice de leur métier, la légitimité, la nécessité de cette condition d'ignorant n'est plus entretenue. Les pratiques d'étude, qui exigent tant de modestie et d'efforts, sont pratiquées on ne sait quand. Si l'on peut imaginer que les pianistes professionnel.le.s peuvent légitimement prendre du temps pour s'exercer et étudier, il est significatif de constater que le temps d'étude doivent être défendus pied à pied par les enseignants, soupçonnés de ne pas assez travailler à ce qu'ils sont payés pour faire.

Le lien entre pratiques d'études et précarité peut sembler indirect mais nous l'avons rencontré à de très nombreuses reprises dans nos enquêtes et dans nos propres échanges.

En premier lieu, nos enquêtes nous ont rendu témoin de l'intensité des pratiques d'études chez un certain nombre d'intellectuels ou d'étudieurs qui vivent des situations de précarité sociale ou politique plus ou moins intenses. Lors d'enquêtes menées dans les grands bibliothèques publique d'études, Bibliothèque du Centre Georges Pompidou et Bibliothèque Nationale de France (Dehail, Le Marec 2018) et sur les pratiques ordinaires de travailleurs intellectuels (chercheurs, chefs de projets, cinéastes, enseignants) (Le Marec Mairesse, Le Tirant 2017). La bibliothèque joue un rôle essentiel dans une conscience publique, partagée, des multiples pratiques d'études et démarches de connaissance qui s'y développent individuellement, mais dans la cohabitation parfaitement égalitaire des corps au travail et des livres en rayons, dans l'entretien collectif des ambiances propices à la concentration. Dans les grandes bibliothèques d'étude, il s'avère que certains des plus exposés à la précarité politique et sociale sont ceux pour qui les pratiques de savoirs sont les plus intenses, pour qui les enjeux d'acquisition des savoirs sont ressentis avec le plus de force : ils font coïncider démarches de connaissances et projets de vie, pour des étudiants qui préparent des diplômes et se soumettent à des épreuves, ou qui démarrent leur activité à l'abri d'une institution bienveillante, pour des personnes en reconversion ou recherche d'emploi qui y sont nombreuses, pour des exilés, qui y démarrent des projets de transformation totale de l'existence. Certain.e.s d'entre eux ont subi la précarité politique et sociale parce qu'iels étaient des intellectuel.le.s. Ils sont les acteurs et les témoins directs de la valeur des savoirs. Dans les bibliothèques, ce sont ceux parfois les plus exposés à la précaritéqui donnent leur amplitude et leur intensité maximale aux pratiques d'étude et à leurs enjeux, au bénéfice de tou.te.s, y compris de ceux dont l'existence ne dépend pas directement de l'apprentissage, mais qui vivent du savoirs.

6 Un collectif d'exploration

Avoir à l'esprit, constamment, le lien entre savoirs et précarité, a des conséquences multiples, notamment sur les sociabilités du savoir qui se structurent à partir d'une conscience permanente d'une double série d'écarts qu'il est impossible de « régler »

théoriquement : d'une part les écarts entre les conditions, dramatiquement différentes, dans lesquelles les un.e.s et les autres enquêtent, écrivent, étudient, d'autre part les écarts entre des rapports aux savoirs des sciences humaines et sociales plus ou moins pris au sérieux et défendus selon les expériences et les engagements auxquelles ils se rattachent et selon les instances qui en orientent ou en entravent la production et l'expression.

La proposition collective, à la fois théorique et politique, consiste justement à ne surtout pas prétendre régler ces écarts, à ne surtout pas se précipiter pour recréer des zones d'invisibilité ou des points de vue dominants, mais à chercher la manière de récupérer, de se réapproprier d'autres manières d'exercer nos responsabilités dans un contexte de nécessaire transformation, très profonde, des imaginaires d'un monde plus habitable, moins violent pour tant d'entre nous, plus égalitaire, plus juste, plus ouvert.

En dépit des avancées très fortes des épistémologies féministes, les chercheur.e.s titulaires n'assument pas pleinement le caractère collectivement nécessaire de savoirs qui ont été produits dans l'inconfort et le risque. Ils font quant à eux, dans un relatif secret, l'épreuve d'une précarisation croissante de quantité de chercheur.e.s travaillant en marge des institutions, d'une subalternisation progressive largement niée et mise à distance des sciences humaines et sociales, et d'une inquiétante faiblesse de savoirs non « utiles » voire gênants du point de vue d'une fraction de la population qui détient les pouvoirs.

Nous souhaitons en outre contribuer à une réflexion plus large sur la reconnaissance de la précarité actuelle qui affecte l'ensemble des êtres vivants comme une condition non pas exceptionnelle, mais commune et répandue [28]. L'obsession pour le progrès, la croyance dans les possibilités de maîtrise de l'homme sur tout ce avec quoi il est en relation, une sorte d'optimisme scientiste lié à l'idéologie du développement, ont atrophié cette conscience chez les chercheur.e.s des pays riches (qu'iels soient chercheur.e.s en sciences de la nature ou de la culture). Les chercheur.e.s ont pu entretenir la croyance que les savoirs transformaient le monde en se substituant à l'ignorance. Lors du colloque « Science et société en mutation », le 12 février 2007 au CNRS, à Paris, un physicien ironisait suite à la présentation d'une enquête de Daniel Boy menée auprès des chercheur.e.s, à propos des aspiration des collègues des sciences sociales à changer le monde, en soulignant que dans les faits, c'étaient les sciences dures et l'innovation qui transformaient la nature et les sociétés. De fait, ces transformations ont finalement abouti à une situation qui ne nous laisse d'autre choix que nous apprêter à vivre dans les ruines d'un monde abîmé. Les inégalités de situation considérables peuvent nous masquer cette commune condition, mais il n'est pas raisonnable de prétendre produire des savoirs sur un monde commun, si nous faisons partie de ceux qui fabriquent des masques pour maintenir des positions, et non de ceux qui fabriquent des savoirs parce qu'ils vivre ensemble.

28. L'anthropologie des mondes abîmés développe nombre de travaux sur les fins du monde déjà vécues dans le passé ou vécues actuellement par quantité d'être vivants. Voir notamment le numéro 76 de la revue *Multitudes* « Est-il trop tard pour l'effondrement », 2019 – Voir aussi Ernesto De Martino, « *La Fin du monde. Essai sur les apocalypses culturelles* », Paris : éditions de l'EHESS

Pour conclure ce texte qui est un point de vue individuel sur un processus collectif, il me faut ici citer, donner place, à ceux qui ne figureront pas dans ce recueil mais qui ont permis à cette réflexion sur les relations entre savoirs et précarité de se développer sans qu'ils en soient les bénéficiaires directs, tant les effets de frontières leurs sont défavorables. Je pense par exemple à Dominique Le Tirant et Pierre Lamarque, avec qui j'ai mené des enquêtes sur les pratiques ordinaires des travailleurs intellectuels et qui à travers qui j'ai mesuré la violence institutionnelle exercée sur des égaux. Un des objectifs très concret d'une proposition de réflexion collective sur les relations entre savoirs et précarité consiste précisément à envisager un type d'espace dans lequel les règles de production et d'expression des savoirs se transformeraient pour rendre justice à ceux et celles qui sont actuellement marginalisés, ceux qui ne peuvent faire apparaître de rattachement institutionnel officiel, ceux et celles qui sont dès lors exclus des appels à projets et appels à communication sinon pour y contribuer sans que leur situation se modifie, ceux et celles qui se voient refuser par les institutions ce que celles-ci offrent sans sourciller aux entreprises et aux agences qui émargent aux financements publics de la recherche. Le 21 octobre 2019 dans l'assemblée générale enseignants-étudiants-administratifs qui se tenait à l'Université de Santiago trois jours après le début d'une mobilisation historique contre le système néolibéral chilien, les professeur.e.s heures, équivalents des vacataires français sans qui les universités ne pourraient fonctionner, réclamaient et se voyaient reconnaitre le statut de membres de la communauté universitaire votants, représentés dans les instances académiques. Ce jour-là, il m'est apparu clairement que la communauté d'enseignement et de recherche à inventer pour l'avenir serait nécessairement transnationales.

Références bibliographiques

Aleksievich Svletana, The Unwomanly Face of War, London, Penguin Classics, 2017 for the English-language edition (originally published in 1985)

Aykut Stefan C., Foyer Jean, Morena Edouard (eds), *Globalising the Climate. COP21 and the climatisation of global debates*, Routledge, 2017

Babou Igor "Le déplacement : une dimension d'analyse et une modalité pour comprendre les relations entre nature, science et société", *Questions de communication*, 19, 2011, 215-234.

Babou Igor and Le Marec Joëlle, "Nova Atlantis — Manifeste pour une utopie baconienne en sciences humaines et sociales", *Alliage* no. 47, Anais Editions, 2001, p. 3–10

Beaud Stéphane, Confavreux Joseph, Lindgaard Jade (éds.), *La France invisible*, La Découverte, Paris, 2006

Bouchard Julie "Les classements d'établissements d'enseignement supérieur et de recherche : des miroirs déformants aux instruments de regulation", *Questions de communication*, 23, 2013, 175-19.

Clifford James, *The Predicament of Culture : Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art,* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1988

Cordonnier Sarah "La circulation internationale des savoirs communicationnels entre cadrages disciplinaires et pratiques situées", *Les Enjeux de l'Information et de la Communication*, no. 18/3A, 2017, p. 87 to 96.

Dehail, Judith, and Joëlle Le Marec. "Habiter la bibliothèque – pratiques d'étude, entretien d'un milieu", *Communication & langages*, vol. 195, no. 1, 2018, p. 7-22.

Eribon Didier, Retour à Reims, Fayard, coll. « A venir », Paris, 2009

Faury Mélodie et Le Marec Joëlle (éds.) « *Tisser avec Baudouin Jurdant, le métier à penser* », Paris : éditions des archives contemporaines, 2020.

Gilligan Carol, *In e different Voice : Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press, Cambridge, 1985.

Graeber David, Fragments of an Anarchist Anthropology, Prickly Paradigm Press, Chicago, 2004

Graeber David, *La démocratie aux marges*, Lormont, Le Bord de l'eau, coll. « La Bibliothèque du Mauss », Paris, 2014, traduit de l'anglais par Philippe Chanial. https://theanarchistlibrary.org/library/david-graeber-there-never-was-a-west

Grossman Vasily, Life and Fate, New York, NYRB Classics, 2006 (originally published in 1980)

Hache Emilie (éd.) *Reclaim, recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, Paris, 2016

Harding Sandra, "Women, Science, and Society", *in Science*, vol. 281, Issue 5383, September 1998,

Haraway Donna, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Jacqueline Chambon, Paris, 2009.

Hill Collins Patricia Patricia Hill Collins "learning from the outsider within, the sociological significance of black feminist thought", Social Problems, vol. 33 no. 6, 1986, p. S14-S32

Jacob Christian, "Navigations alexandrines : lire pour écrire"", in *Le Pouvoir des Bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, edited by Marc Baratin and Christian Jacob, Paris, Albin Michel, 1996, p. 47-83

Jacob Christian (éd.) *Lieux de savoir*, Tome 1, Albin Michel, 2007

Jaubert Alain and Levy-Leblond Jean-Marc *(Auto) critique de la science*, Paris, Seuil, 1973.

Jurdant Baudouin "Le désir de scientificité", *Alliage,* no. 41-42 – 1999

Kohn Eduard, *Comment pensent les forêts*, *vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Zones-Sensibles, 2017

Latour Bruno "Des réseaux que la raison ignore : laboratoires, bibliothèques, collections", in *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres dans la culture occidentale*, edited by Christian Jacob and Marc Baratin, Albin Michel, p. 23-46, 1996

Le Blanc Guillaume, Vies ordinaires, vies précaires, Seuil, Paris, 2007

Le Marec Joëlle, Mairesse François, Le Tirant Dominique, *Enquête sur les pratiques savantes ordinaires, collectionnisme numérique et environnements matériels*, Editions Le bord de l'eau, 2017

Losego, Philippe, and Rigas Arvanitis. "La science dans les pays non hégémoniques", *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 2, 3, no. 3, 2008, p. 334-342.

Macy Joanna « Agir avec le désespoir environnemental », p. 161-181, dans Emilie Hache (éd.) *Reclaim, recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, 2016 : see text online : http://www.rainforestinfo.org.au/deep-eco/macy.pdf

Orwell Georges, Homage to Catalonia, London, Secker & Warburg, 1938

Orwell Georges, Nineteen Eighty-Four : a Novel, London, Secker & Warburg, 1949.

Orwell George, Essays, London, Penguin Classics, 2000

Paperman Patricia, Laugier Sandra (éds.), "Le souci des autres. Éthique et politique du care", new edition including additional material, Paris, EHESS, coll. "Raisons pratiques », 2011.", *Recherches familiales*, vol. 9, no. 1, 2012.

Passeron Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*, Paris, Albin Michel, 2006 [1991]

Ringelblum, Emanuel *Oneg Shabbat*, *Journal du ghetto de Varsovie*, Paris, Calmann Levy, 2017

Rousseau Juliette *Lutter ensemble – pour de nouvelles complicités politiques*. Editions Cambourakis, Paris, 2018

Seurrat Aude "Les savoirs sur la communication face à l'impératif d'efficacité : industrialisation, professionnalisation, médiation et évaluation dans la formation professionnelle courte à la communication", Habilitation à diriger des recherches, soutenue en Décembre 2018, Paris, Sorbonne Université

Tackett Timothy, *Becoming a Revolutionary : The Deputies of the French National Assembly and the Emergence of a Revolutionary Culture (1789-1790)*, Princeton, Princeton University Press, 1997

Vergès Françoise, *Pour un féminisme décolonial*, La Fabrique, Paris, 2019

Woolf Virginia, *A room of one's own,* Hogarth press, London, 1929.